

« Demeurez dans mon amour. » (Jean 15, 10)

MÊME

SANS AIMER, AIMER

Gabriel RINGLET



À deux reprises en quelques versets, Jésus répète ses commandements fondateurs : « Aimez-vous les uns les autres » et « Demeurez dans mon amour ».

Rien ne va plus dans l'Israël de l'époque. Les partis éclatent. Les sectes pullulent. L'occupation étrangère écrase une population qui ne sait plus à quel prophète se vouer. Et Jésus parle d'aimer à des disciples presque aussi divisés que le pays lui-même. Qui sont-ils, ceux du "dernier repas", couchés près du pain et du vin ? Jean Grosjean n'hésite pas à écrire qu'ils « *n'ont guère de sympathie les uns pour les autres* » et que si on y regarde d'un peu près, il y a des clans parmi les douze. Beaucoup les sépare, et d'abord la géographie. Ainsi les Zébédée viennent de Nazareth, plutôt "bonne famille" et du genre conformistes, alors que Pierre et André, des environs de Capharnaüm, tiennent peu à l'étiquette, ce qui ne les empêche pas d'être jaloux ! Si on y ajoute un Judéen détesté des Galiléens, un maquisard nationaliste et un percepteur d'impôts collaborateur, voilà un bon début d'Église ! Autrement dit, Jésus ne propose pas de gommer les antipathies. Il invite chacun à aimer en l'autre le chemin qui le relie à lui. Et c'est cela qui fonde la communauté.

EXPÉRIENCE CHILIENNE

Cette reliance-là, j'en ai été témoin au Chili à la fin du régime Pinochet. Pour me faire comprendre la complexité de la situation politique au moment où la dictature vacillait, mes anciens étudiants m'avaient accueilli pendant plusieurs semaines et logé dans une communauté jésuite de Santiago. Chaque soir, à table, nous recevions un invité différent. Par exemple, un des pères de la communauté, aumônier de l'armée puis, le lendemain, un de ses confrères, ancien prisonnier du dictateur. « *Et pourtant, m'expliquait le supérieur, notre groupe a su résister au cœur des tensions les plus folles.* »

Autre exemple encore plus lointain, et pourtant si actuel. Au moment de recevoir le prix Nobel en 1957, Albert Camus déclarait qu'un écrivain peut rater sa vie ou son œuvre. Ce qui le justifie, ce ne sont pas celles-ci, mais le fait d'avoir allégé la somme des servitudes qui pèsent sur ses semblables. Ainsi, Jésus ne demande pas à ses disciples de réussir leur vie ou leur œuvre. Il leur demande de reconnaître chez l'autre ce qui le dépasse. « *Aimez-vous les uns les autres* », « *Inventez-vous les uns les autres* », « *Allégez-vous les uns les autres* ». Tant mieux s'il vous est bon d'habiter en frères tous ensemble. Il paraît que ça arrive ! Mais l'enjeu, au-delà de vos régions, de vos oppositions, de vos orgueils, de vos jalousies... c'est de signifier, malgré tout, une autre présence.

DEMEURER, C'EST IN-HABITER

Et pour vous y aider, « *gardez mes commandements* » dit Jésus, et « *demeurez dans mon amour* ». Demeurer traverse l'Évangile de Jean de part en part. Demeurer, c'est d'abord habiter. « *Où demeures-tu ?* », demandent les deux premiers disciples (Jean 1, 38). « *Venez et voyez* », leur dit-il. « *Ils viennent et voient où il demeure* », poursuit l'Évangile, « *Et ils demeurent avec lui, ce jour-là* » (Jean 1, 39). Ainsi, au sens premier, demeurer, c'est d'abord s'arrêter, rester, loger, nicher... fût-ce dans un coin. Demeurer, c'est aussi adhérer. « *Qui aime son frère demeure dans la lumière* », propose Jean dans sa première épître, « *mais qui hait son frère se trouve dans les ténèbres* » (2, 10-11). Ce que Jésus explique plus nettement encore dans le quatrième Évangile : « *Moi, la lumière, je suis venu dans le monde, afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres* » (Jean 12, 46).

Demeurer, c'est enfin et surtout in-habiter, habiter dans l'autre en moi et moi en lui. Cette demeure conjointe touche à son sommet lorsque le quatrième évangéliste propose, à la fin de la multiplication des pains : « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui* » (6, 56). Plutôt que « *manger* », l'hébreu dit mâcher. « *Qui mâche ce pain vit en pérennité* », traduit Chouraqui. Mâcher, ruminer, mastiquer... donc prendre le temps. Pas seulement avaler, mais se laisser avaler, être soi-même mangé. Car voilà sans doute le grand mystère de l'Eucharistie, certains diront le scandale : une union mystique qu'Olivier Clément appelle même nuptiale, conjugale : « *Le sacrement de la grande Joie.* » ■